

Élisabeth Filhol

La Centrale

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

CHINON

Trois salariés sont morts au cours des six derniers mois, trois agents statutaires ayant eu chacun une fonction d'encadrement ou de contrôle, qu'il a bien fallu prendre au mot par leur geste, et d'eux qui se connaissaient à peine on parle désormais comme de trois frères d'armes, tous trois victimes de la centrale et tombés sur le même front. Un front calme. Depuis le début des années soixante et le raccordement du premier réacteur au réseau, le site n'a cessé de s'étendre par tranches successives, comme une agriculture extensive, dans une boulimie de terrain, sept tranches au total, d'une technologie graphite-gaz pour les trois plus anciennes qui sont aujourd'hui en cours de démantèlement, et le sol remis à nu par endroits et reconverti en aires de stockage. Un

grillage électrifié boucle le périmètre. En deçà, c'est le silence. Ce qui frappe au premier abord, c'est ça. Hors le trafic routier et le bruit continu des aéroréfrigérants, la perception d'un silence malgré tout sur toute l'étendue du site quand on en fait le tour.

Je sors, elle est devant moi. Et parmi ceux qui en sortent, de l'équipe du matin, une poignée d'hommes traversent la route départementale et marchent en direction du bar. Au premier, je tiens la porte. Je devrais être parmi eux qui vont boire après leur journée de travail pour faire sas, comme par excès de sas et complexité des procédures à l'intérieur, le besoin qu'on éprouve d'une zone tampon avant de rentrer chez soi, en dehors de l'enceinte, et pourtant encore dans sa sphère d'influence, entre collègues qui en parlent et elle toujours à portée de vue, et en même temps au milieu des autres, ceux qui n'en parlent jamais, routiers, livreurs, ouvriers de la société d'autoroutes, artisans, qui pour certains ne la voient même plus, sauf en première page des quotidiens régionaux quand elle fait la une. Avant-hier, un sujet au journal de vingt heures, on s'est réunis, chacun attend. Pour ceux qui ont été interviewés et qu'on connaît, vingt heures dix-sept. Et sur le temps d'interview, ce sont trois phrases au montage qui ont

été retenues et c'est bien maigre, mais on voit la centrale, et l'avoir là, à l'écran, avec nos réflexes ordinaires de téléspectateurs pour qui tout ça n'est pas réel, et en même temps la reconnaître, parfois même s'y reconnaître ou un collègue, c'est se réconcilier provisoirement avec elle, et comme un crève-cœur qu'on en soit arrivé là.

Devant les grilles, en cas de coup dur, il y a une solidarité des syndicats qui filtrent et passent au tract, un par un, chacun des deux mille salariés qui entrent, dont la moitié seulement a le statut EDF d'agent. Les autres, comme moi, ne sont là que pour les trois à cinq semaines que dure un arrêt de tranche, maintenance du réacteur et rechargement en combustible, de mars à octobre les chantiers se succèdent à travers la France et les hommes se déplacent d'un site à l'autre, tous salariés des sociétés prestataires. Tous solidaires donc, parce que dans des circonstances pareilles on n'a pas d'autre choix. Et les riverains ? Eux qui ne travaillent pas sur le site mais ont légitimité à se sentir concernés par ce qui s'y passe ? Ce qu'on lit dans les journaux et ce qu'en pensent les gens, c'est que trois décès par suicide à quelques mois d'intervalle, trois techniciens employés à la centrale, quoi qu'en dise la direction, sur le poids de la vie, et

qu'on ne peut quand même pas charger la centrale de ce poids-là, alors que rien ne prouve que l'un ou l'autre, époux et père de famille, ait rencontré des problèmes dans sa vie privée, en posant néanmoins la question, et de ce fait en jetant déjà le doute, et de ce doute il restera toujours quelque chose, ce qu'en pensent les gens, sur la loi des séries, c'est qu'il y a en l'occurrence bien peu de hasard et trop de dysfonctionnements, malaise des hommes, et sonnettes d'alarme qui ont été tirées en vain.

Je sors du bar, elle est devant moi, de l'autre côté de la départementale, entrée nord, entrée sud. La centrale, des champs, la zone artisanale. Les gens de l'industrie disent, le CNPE. Suivi du nom de la localité, Fessenheim, Flamanville, Tricastin, si on s'en tient aux sites encore en activité, dix-neuf noms, et pour chacun des cinquante-huit réacteurs, le nom du site suivi du numéro de la tranche, Nogent 1, Chinon 4. CNPE pour Centre nucléaire de production d'électricité. L'exploitant, la sous-traitance, et les instances de sûreté, au total trente-cinq à quarante mille hommes dispersés sur tout le territoire, avec des risques propres et une tournure d'esprit. Derrière la centrale, le fleuve. Le pont au-dessus du fleuve, d'ici on ne voit que le pont. La sortie d'autoroute est à cinq kilomètres.

À l'heure du changement d'équipe, c'est un flux croissant de véhicules et d'hommes qui rejoignent à pied l'abribus ou vont boire un verre à plusieurs avant de se séparer. Je leur tiens la porte, et eux entrent, on se salue. Au premier coup d'œil, ils savent à quoi s'en tenir. De mon air un peu décalé et du manque visible de tonus chez moi, et peut-être aussi de la façon que j'ai involontairement de ne pas les regarder en face, ils déduisent l'essentiel, que j'ai atteint la dose, et qu'on m'a mis au vert.

Je remonte à contre-courant le long du grillage jusqu'au poste de garde. Accès limité. L'information s'affiche à l'écran. Le gardien reste imperturbable, arrêt de tranche ou pas, on le sent calé sur un rythme à l'année, nous devant lui, et lui derrière la vitre. Entrées, sorties, des centaines de visages par jour. Les uns nomades, les autres sédentaires, et lui inamovible, pour finalement toujours les mêmes gestes et une parole économe, et comment ne pas en faire des tonnes quand on est assis là? Il a pris ma carte d'identité, il a saisi mon nom. Il nous compare moi et moi-même tel que vu par l'anthropométrie, des gars discutent derrière moi, quand il lève les yeux, il regarde loin au-dessus de nos têtes, va-t'en savoir pourquoi ce besoin, assis haut, de

nous prendre d'encore plus haut, il tient pourtant les rênes, c'est lui qui décide dans l'enchaînement de ses gestes s'il accélère ou pas, et pour nous qui défilons devant lui, du temps d'attente ; parmi ceux qu'il connaît ou reconnaît, certains se sentent suffisamment en confiance pour faire un mot, sa réponse à lui, toute une panoplie de réponses, dans une variété de nuances qui n'est que le reflet de la variété des statuts chez les travailleurs extérieurs, du regard jeté au sourire léger, du sourire complice au salut de la tête ou de la main, et jusqu'au son de la voix qu'on finit par entendre ; mais pour le rire, le rire franc et massif, il faut une bonne plaisanterie de la part d'un gars placé haut dans la hiérarchie du travail en centrale, je ne parle pas de la hiérarchie officielle mais de l'autre, celle qui circule entre nous, dont on se fait une idée assez vite, et lui le gardien qui connaît votre tête et depuis combien de temps elle tourne sur les chantiers, qui dispose de tout votre pedigree à l'écran, lui plus qu'un autre détient les codes et le moyen de vous anoblir, simplement par la façon qu'il a de vous faire l'accueil devant les copains.

Badge magnétique et code d'accès personnel.
Deux chiffres, accès restreint. Quatre chiffres, accès

en zone contrôlée. Un autre que moi, ce matin, s'est présenté au poste de garde, a franchi les contrôles, l'habillage, et a rejoint les gars de mon équipe pour finir le travail. À présent il se repose en essayant de ne pas y penser, ou de penser que ça n'arrive qu'aux autres, une règle valable pour tous, le risque permanent, statistique, de surexposition, et pour lui-même l'exception qui confirme la règle, ou la pensée magique, ça n'arrivera pas. Il est jeune, j'imagine, en bonne forme physique, et son corps lui répond. Tant qu'il n'aura pas fait l'expérience contraire, il s'en tiendra là. La relève. Comme en première ligne à la sortie des tranchées, celui qui tombe est remplacé immédiatement. Dans la discipline, et les gestes appris et répétés jusqu'à l'automatisme. Il y a des initiales pour ça. DATR. Directement affecté aux travaux sous rayonnements. Avec un plafond annuel et un quota d'irradiation qui est le même pour tous, simplement certains en matière d'exposition sont plus chanceux que d'autres, et ceux-là traversent l'année sans épuiser leur quota et font la jonction avec l'année suivante, tandis que d'autres sont dans le rouge dès le mois de mai, et il faut encore tenir juillet, août et septembre qui sont des mois chauds et sous haute tension, parce qu'au fil des chantiers la

fatigue s'accumule et le risque augmente, par manque d'efficacité ou de vigilance, de recevoir la dose de trop, celle qui va vous mettre hors jeu jusqu'à la saison prochaine, les quelques millisieverts de capital qu'il vous reste, les voir fondre comme neige au soleil, ça devient une obsession, on ne pense qu'à ça, au réveil, au vestiaire, les yeux rivés sur le dosimètre pendant l'intervention, jusqu'à s'en prendre à la réglementation qui a diminué de moitié le quota, en oubliant ce que ça signifie à long terme. Chair à neutrons. Viande à rem. On double l'effectif pour les trois semaines que dure un arrêt de tranche. Le rem, c'est l'ancienne unité, dans l'ancien système. Aujourd'hui le sievert. Ce que chacun vient vendre c'est ça, vingt millisieverts, la dose maximale d'irradiation autorisée sur douze mois glissants. Et les corps peuvent s'empiler en première ligne, il semble que la réserve soit inépuisable. J'ai eu mon heure. J'ai été celui qu'on entraîne à l'arrière du front, cours théoriques puis dix jours de pratique sur le chantier école, dix jours ramenés à huit comme au plus fort de l'offensive quand on accélère l'instruction des recrues pour en disposer au plus vite, et à quoi servirait d'investir davantage de temps et d'argent sur eux dont on sait que la carrière sera courte?

« Asseyez-vous. » D'un abord sympathique, la cinquantaine, ce n'est pas lui qui m'a examiné après l'incident. Barbe grise taillée court, le crâne dégarni. Et la peau exposée au soleil par une activité de plein air à l'année, peut-être la voile, au plus près c'est Pornic ou Les Sables-d'Olonne. Il a ouvert mon dossier et lit le compte rendu tel que rédigé par son confrère hier dans le temps même de mes réponses et sans me regarder. Les hommes changent. Le décor reste le même, un cabinet de consultation mis à disposition en bout de couloir, du mobilier métallique et des murs rénovés en jaune sur de la toile de verre, comme à l'hôpital quand on ne veut pas faire blanc, nu, impersonnel, ils sont trois médecins du travail qui se relaient sur la centrale et personne n'imprime

sa marque, on arrive avec ses affaires et on les reprend, salariés et médecins tous logés à la même enseigne de la veste accrochée au dossier de la chaise, et du sac – pour ceux qui en ont un – posé par terre côté fenêtre pour que ça ne gêne pas.

Il est assis en bras de chemise, un stylo dans la main gauche, la fenêtre à sa droite, devant lui la pochette en carton normalisée du dossier médical avec mon nom inscrit dessus au marqueur noir. Il y avait une dizaine de ces dossiers sur le bureau de la secrétaire, il a pris le premier sur la pile et validé mes nom et prénom, la façon surtout dont on prononce le nom, avant de me faire entrer. « Asseyez-vous. » La pièce a été refaite récemment. Des gens discutent derrière la cloison. Un mot distinctement par-ci par-là, mais pas plus, ça ne suffit pas pour suivre une conversation dans son contenu, par contre le rythme, la tonalité, le nombre d'interlocuteurs, oui – du coup, sur des questions un peu personnelles, on ne peut pas s'empêcher de parler plus bas. Pour l'instant rien n'est dit de ce côté-ci, et le murmure des voix de l'autre côté fait tout le fond sonore. Il prend son temps pour lire. On sent qu'il a sa propre pulsation interne. Un rythme bien à lui, qu'il impose, j' imagine, dans ses consultations, quel que soit l'interlocu-

teur, du plus timide au plus stressé, celui qui a du temps à perdre ou au contraire qui n'en a pas et ne se prive pas de le dire. Un rythme qui respecte les hésitations, les temps morts, et tout ce qui les remplit par l'activité normale des hommes et des femmes derrière la cloison qui s'occupent de l'administratif, les femmes surtout, on n'en croise pas beaucoup dans les centrales, voix, claquement des talons, sonnerie du téléphone.

« Vous vous sentez comment aujourd'hui? – Aujourd'hui, ça va. » Il n'est pas dupe. Personne n'est dupe mais chacun joue son rôle, à la place qui est la sienne et en conscience. Mon travail à moi, c'est de tout faire pour le garder. Si je me sens bien? oui. J'ai peut-être accusé le coup hier soir, un petit coup de mou, mais ça va mieux. La vérité, c'est que je me serais bien couché en rentrant, mais par correction vis-à-vis de Jean-Yves, je ne l'ai pas fait. J'explique qu'on partage à deux la caravane, lui travaille de nuit, moi en général le matin, on s'arrange comme ça.

Donc je ne l'ai pas fait. Pour passer le cap, on s'est assis dehors sous l'auvent, et on a bu une bière. Disons deux bières, mais pas plus. Et quand j'ai voulu me lever, le coup de massue. La tête explosée, et plus rien dans les jambes. On a du mal à l'admettre,

le corps encaisse, digère, jusqu'à un certain point. Est-ce que j'ai franchi la limite? Vingt millisieverts. Je devrais lui poser la question. Je sais que ma santé le préoccupe. Je sais surtout que pour la fiche d'aptitude – une visite et un tampon tous les six mois –, ça peut se jouer à pas grand-chose, et que des types comme lui, un peu sérieux, au moindre doute, ils n'hésitent pas à vous mettre hors circuit. On n'ira pas leur en faire le reproche, on ne peut même pas leur en vouloir, mais de là à coopérer, il y a un pas qu'assez peu de travailleurs sont prêts à franchir. Donc lui, moi, chacun est dans son rôle. Reste qu'à ce petit jeu, c'est quand même lui qui aura le dernier mot. Il le sait, qui tient la barre, sans brusquer les choses, tout à l'heure je vais me déshabiller, avec les résultats d'examens, analyses de sang et anthropogammamétrie, son diagnostic, il va pouvoir le faire. Est-ce que j'ai grillé mon quota annuel? Je lui pose la question, la seule qui en vaille la peine. Il répond sans détour. À ce stade, ils ont du mal à évaluer la dose que j'ai reçue. Il m'explique pourquoi, quelles sont les difficultés, et qu'il va me falloir vivre avec cette incertitude pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'on reconstitue l'incident. Il ne me dit pas, je comprends votre inquiétude. Il s'en tient aux faits. Je

l'écoute. J'entends ce qu'il dit, mais je ne retiens pas tout. J'ai cette fenêtre à ma gauche depuis le début qui s'ouvre sur le parking, je réalise que j'y reviens, que je mesure le taux de remplissage mécaniquement, que c'est ça qui m'occupe. Et puis ces voix de l'autre côté, elles interfèrent avec les idées, pour peu qu'on ait l'esprit moins clair comme aujourd'hui, et des temps de réaction anormalement longs.

Il s'est interrompu, il me fixe d'un air interrogatif comme s'il attendait que je réponde à sa question. La question, il ne me l'a pas posée, mais c'est tout comme. Il considère cette espèce de flottement chez moi, il ne bouge pas, il me regarde, et là malheureusement on sent qu'il a l'après-midi entière devant lui et que le silence pourrait durer, à charge pour moi de dire n'importe quoi, ce qui me passe par la tête, mais ça ne vient pas. Et plus j'y pense, moins ça vient, trou noir. Entre les murs vides et le froid du mobilier métallique.

« Racontez-moi votre travail. » Il a reculé sa chaise. Il tourne l'écran vers moi à contre-jour, il sélectionne le fichier prestataires, puis saisit son identifiant et mon numéro matricule. Par où je commence? Si j'aime ou non, et comment j'en suis arrivé là? On réfléchit dans ces cas-là, on pense par ajuste-

ments. J'interviens à l'ouverture des générateurs de vapeur. Pour l'ouverture, on n'a pas besoin de porter la tenue complète. La contamination est à l'intérieur. J'explique qu'on fait équipe à trois ou quatre. On se relaie pour poser les plaques qui assurent l'étanchéité avec le circuit primaire, comme ça, quand les collègues remplissent la piscine pour décharger et recharger la cuve en combustible, l'équipe qui contrôle les tubes du générateur est au sec et peut intervenir. À la fin du chantier, ils vidangent la piscine. On dépose les plaques avant la remise en eau définitive des circuits. Beaucoup n'aiment pas ce travail. Ils le font une fois, deux fois, et on ne les revoit plus. À cause du circuit primaire. Ils disent que c'est trop dangereux. Effectivement, c'est dangereux, mais il faut bien le faire, et quand on accepte ce genre de contrat, des missions on en trouve partout. Vous franchissez le seuil d'une agence, et c'est signé. Les agences d'intérim poussent autour des centrales comme des champignons, après des mois de galère on se laisse prendre par la facilité : vous entrez, c'est signé.

Mon curriculum à l'écran, tout mon parcours en centrale depuis dix mois, les habilitations, le bilan radiologique, l'incident d'hier, d'une main sur le cla-

vier il fait défiler les pages. La table d'examen est installée au fond de la pièce derrière une demi-cloison. Pendant que je me déshabille, il m'explique qu'il va falloir que je revienne demain et après-demain pour un suivi. Et vendredi, on reconstitue l'incident sur le simulateur. On se verra avant. D'accord. Quels sont vos projets? Je lui dis, en avril le Blayais, et en mai Tricastin.